

ces deux rivaux restassent longtemps compagnons d'armes et combattissent côte à côte. En 1689, Jean Bart reçut l'ordre de convoier de Calais à Brest un chargement de poudre. On lui donna la *Raïlleuse*, de vingt-quatre canons. Forbin, qui devait l'accompagner, montait la *Serpente*, de seize canons.

—Allons, monsieur le chevalier, dit Jean Bart en apprenant qu'il faisait cette expédition de concert avec son rival, vous verrez que l'ours vaut mieux du bras que de la langue. Je vous attends à la première affaire.

La Manche était couverte de bâtiments anglais et hollandais; la route promettait donc d'être rude. Des Espagnols mêmes étaient apparus sur nos côtes.

Dans les instructions qu'il avait reçues, Jean Bart avait lu qu'il devait protéger le convoi de poudre et le mener heureusement à Brest, mais on ne lui défendait pas de faire de la fantaisie pour agrémenter son voyage. Ce rôle passif de convoier n'eût été sortable qu'à la seule condition d'avoir à repousser l'ennemi. L'ennemi ne venant pas, Jean Bart, pour s'entretenir la main, captura en route un vaisseau espagnol chargé d'or, d'argent et de poivre.

Pour ne pas être en reste, Forbin s'empara d'un autre navire espagnol dans la soirée.

—Manche à manche, monsieur le chevalier! lui dit Jean Bart. Nous ne tarderons pas à jouer la belle!

Cette partie d'honneur fut sanglante.

Les deux commandants français la jouèrent contre un corsaire hollandais attiré par la vue du bâtiment convoié. Jean Bart avait avec lui son fils Cornil, âgé d'environ douze ans. Avant l'engagement il lui dit :

—Mon fils, vous resterez à mes côtés et vous me regarderez faire!

Cornil fit ce jour-là son apprentissage.

Un maître comme Jean Bart ne donnait pas ses leçons comme tout le monde. Le corsaire hollandais arriva sur la *Raïlleuse* avec une résolution terrible et lâcha sa bordée. Surpris par cette épouvantable détonation, sentant la frégate bondir sous ses pieds et entendant les craquements produits par les boulets, l'enfant tressaillit et pâlit.

Jean Bart s'en aperçut et s'écria :

—Tonnerre de bombe! mon fils, quand on succombe ici, l'on est aussi près du ciel que sur la terre!

Cette leçon si profondément religieuse au milieu de l'effroyable mouvement du combat naval eut un complément digne de la fièvre nature de Jean Bart. Il prit l'enfant et l'attacha au grand mât, en face de l'ennemi, lui disant :

—Regardez le danger, et apprenez à le mépriser!

Ce trait, digne des temps héroïques, dénote une bravoure qui n'est plus dans nos mœurs, mais il donne la mesure du caractère de Jean Bart. La mitraille eut pitié de l'enfant qui, dès ce jour, ne trembla jamais devant l'ennemi.

Le combat, du reste, ne fut pas long. Si le corsaire se battait en désespéré, son adversaire, pour être passé dans la marine royale, n'avait point oublié son vieux métier de batailleur et en eut bientôt fini avec les Hollandais, qu'il conduisit à Brest avec la poudre et les prises faites en route.

Cette expédition, si heureusement menée à bonne fin, fut suivie d'une autre dont les suites devaient être bien terribles. Jean Bart reçut ordre de se rendre au Havre et d'escorter une vingtaine de vaisseaux marchands qui l'attendaient.

Le convoi se mit en marche sous la garde du brave marin qui commandait l'escadre et qui avait, comme précédemment, le chevalier de Forbin sous ses ordres.

Il n'y avait pas douze heures qu'on naviguait, qu'on aperçut deux vaisseaux anglais, portant à eux deux quatre-vingt-dix canons, qui fermaient la route et qui prenaient leurs dispositions pour attaquer.

Jean Bart montait encore la *Raïlleuse*.

—Commandant, lui dit le chevalier, en présence d'un pareil ennemi, la prudence nous conseille de prendre la large et de gagner de vitesse. Combattre, c'est se faire battre.

—Tonnerre de bombe! répondit Jean Bart, je suis le chef d'escadre, et mon avis est que les marins du roi de France se déshonoreraient en fuyant.

—Que voulez-vous faire contre deux vaisseaux de haut bord?

—Les attaquer!

Jean Bart avait le commandement suprême, sa volonté faisait loi. Il arma rapidement trois des plus forts chalands du convoi, les lança sur l'un des bâtiments anglais, tandis que la *Serpente* et la *Raïlleuse* tombaient sur l'autre avec une décision intrépide.

Quelle que dût être l'issue du combat, les dix-sept vaisseaux marchands privés d'une grande partie de leurs matelots pour le service des trois autres, devaient profiter des heures de la bataille pour tirer au large et gagner un port français.

—Tonnerre de bombe! fit le brave chef d'escadre, n'attendons pas les boulets. A l'abordage, chevalier! Je pars, tâchez de me suivre!

Ainsi fit Jean Bart. Mais la manœuvre, dérangée par un calme subit, faillit être fatale à la *Raïlleuse* qui embarrassa son beaupré dans les haubans du vaisseau ennemi.

Forbin accourut au secours de son chef. En quelques instants ils dégagèrent la *Raïlleuse* et serrèrent de si près l'anglais, qu'ils étaient sur le point de s'en emparer, quand une circonstance inattendue changea la victoire en défaite.

Les trois chalands, pourvus de matelots peu aguerris, avaient bien attaqué l'autre anglais; mais voyant le chef d'escadre embarrassé dans les haubans de son adversaire, ils l'avaient cru perdu. Ils cessent aussitôt le combat, lâchent une dernière bordée pour soutenir leur retraite et se sauvent à toutes voiles dans le sillage des autres navires marchands qui s'en allaient à l'horizon.

Les deux petites frégates restaient donc seules aux prises avec les deux gros bâtiments anglais.

—Nous sommes perdus! dit rapidement le chevalier.

—Qu'importe? répondit Jean Bart, perdus ou non, notre devoir est de tenir assez longtemps pour que le convoi gagne la large.

Cette défense de Jean Bart est un des plus beaux faits d'armes de toute sa vie, qui en vit tant d'autres. Forbin se montra digne de son chef. Leurs hommes tombaient; eux combattaient toujours; hachés de blessures, ils frappaient encore, leurs frégates étaient rasées à l'avant et à l'arrière par le boulet, rien n'arrêtait ces deux lions couverts de sang, écumanant de rage, broyant l'ennemi sous leurs coups de géants.

Les Anglais avaient perdu un capitaine, la plupart de leurs officiers et la majeure partie de leurs équipages, mais leurs navires n'étaient que légèrement entamés, et la lutte devait infailliblement se terminer à leur avantage.

Les deux officiers français se rendirent et furent emmenés à Plymouth.

En attendant que le gouvernement anglais prononçât sur

leur sort, le gouverneur enferma ses prisonniers dans une Auberge qui semblait avoir été construite pour cet usage. Le derrière donnait sur une sorte de précipice, et les fenêtres étaient défendues par d'énormes barreaux en fer. Une simple sentinelle, placée à la porte d'entrée, suffisait donc à maintenir les deux lions en cage.

Au lieu d'une, le gouverneur, par précaution, en mit dix. Ce n'était pas trop pour garder Jean Bart.

V.

En brave et bon courtisan qu'il était, le chevalier de Forbin ne fut pas plus tôt sous les verrous, qu'il eut l'idée d'écrire à Versailles pour exposer sa conduite et se disculper de sa glorieuse défaite.

—Et vous? dit-il à Jean Bart, que faites-vous?

—Moi, répondit le loup de mer tout pensif, je songe à m'évader.

—Je suis de la partie, mais, avant tout, il faut apaiser la colère de Sa Majesté, qui ne manquera pas d'éclater à la nouvelle de notre mésaventure.

—Je sais pour ça un moyen plus efficace qu'une lettre.

—Lequel?

—C'est de regagner la France, de battre les Anglais et de prendre quelques-uns de leurs vaisseaux.

—L'idée est bonne, mais je m'en tiens à la mienne, je vais écrire.

—Faites.

La lettre partit, et les deux compagnons de captivité commencèrent par reconnaître leur prison dans ses plus petits détails. L'examen n'eut rien de consolant. Les sentinelles causaient bruyamment à la porte, et les barreaux des fenêtres étaient solides.

Au bout de deux jours, Jean Bart surtout était désespéré. Dans sa puissante colère, il avait proposé d'assommer le geôlier, de charger vigoureusement les factionnaires, et de s'ouvrir un passage jusqu'au port.

Le chevalier de Forbin réussit à peine à lui démontrer qu'une pareille entreprise, impossible dans son exécution, ne ferait que leur ouvrir un cachot plus sombre et mieux gardé.

—Enfin, je sortirai coûte que coûte!

—Soit, mais encore faut-il réussir.

—Avez-vous une idée, chevalier?

—Aucune, seulement attendons une occasion.

—Je n'attendrai pas un jour.

Et Jean Bart, les mains crispées derrière le dos, la tête penchée sur sa poitrine, parcourait la chambre en faisant résonner le plancher sous sa lourde chaussure.

Tout à coup, la clef grince dans la serrure, la porte s'ouvre, et le géôlier pousse devant lui dans la chambre des prisonniers un homme que ni l'un ni l'autre ne reconnaissent.

—Bonjour, Johan! fit en entrant l'inconnu.

—Bonjour, l'ami, répond Jean Bart intrigué.

—J'ai été amené à la côte par une bourrasque, j'ai appris que tu es prisonnier ici, et je suis venu te voir, cousin!

Ce dernier mot fut dit à haute voix pour que les gardiens qui se tenaient dans l'antichambre l'entendissent.

—Tiens! vous êtes un cousin?

—Chut! fit l'inconnu des yeux et du geste plutôt que de la voix.

—Je suis enchanté de vous voir, cousin, reprit bonnement Jean Bart.

—J'ai eu bien du mal à venir jusqu'à vous, continua l'inconnu; la consigne est sévère et l'on tient à vous garder.

—Et moi, je tiens à filer mon noeud... Mais qui êtes-vous?

—Un de vos débiteurs... vous avez sauvé Bringham; Bringham vient vous le rendre.

Jean Bart pressa sur sa large poitrine le marin hollandais, ce lieutenant qu'il avait renvoyé sans rançon avec le corps de son capitaine.

Le chevalier de Forbin prit part à la conversation.

—Nous pouvons causer, dit-il, ces brutes sont sorties. Mon brave officier, Jean Bart et moi, tenons à votre disposition à Dunkerque une somme que vous fixerez vous-même si vous osez favoriser notre évasion.

—On est si mal ici! soupira l'autre prisonnier.

—Ce n'est pas avec de l'argent, c'est avec le cœur qu'on paye les dettes dans le genre de celle que j'ai contractée envers Jean Bart. Patience, mes amis; je jure de ne point reprendre la mer avant de vous tirer d'ici! Au revoir!

L'espoir éclaira de ses doux rayons la chambre des prisonniers. Si l'officier hollandais avait tenté cette première démarche, on pouvait compter qu'il ne reculerait devant aucune autre pour les sauver.

Le lendemain matin, un chirurgien, armé de sa trousse, entra dans la prison pour visiter les captifs. Le gouverneur n'avait point pensé que ses deux prisonniers étaient blessés. Bringham le lui avait rappelé et l'avait prié de leur envoyer un chirurgien de sa connaissance.

Tout en sondant les blessures et en posant ses appareils, l'opérateur glissa dans les mains de Forbin une lime effilée, lui disant rapidement :

—Je suis Français, prisonnier comme vous, et je suis dans le secret de Bringham. Travaillez!

Dans la journée, deux petits mousses furent placés auprès des prisonniers pour les servir.

Ces deux enfants, choisis ou désignés par l'officier hollandais, avaient été gagnés par de belles promesses et par de l'argent comptant.

Un barreau fut limé pendant la nuit suivante.

Jean Bart mesura l'ouverture que produirait l'enlèvement de ce barreau, et la trouva trop étroite pour y passer.

C'était un jour de retard.

Le capitaine hollandais vint dans la journée sous prétexte de dire un dernier adieu à son parent Jean Bart.

—A deux heures après minuit, la nuit prochaine, lui dit ce dernier en l'embrassant, nous pourrions sortir d'ici.

—C'est bien, j'attendrai. Quand une pierre vous arrivera par la fenêtre, vous descendrez. Tout sera prêt.

A la fin du jour, quand les prisonniers eurent reçu leur maigre pitance du soir, ils purent, sans crainte d'être dérangés, scier un second barreau. Les factionnaires jouaient bruyamment au dehors, et les deux petits mousses dormaient sans doute dans une chambre voisine.

A deux heures de la nuit, une pierre tomba dans la chambre des prisonniers.

—En avant! commanda Jean Bart.

Le chevalier noua les draps bout à bout, les assura fortement à la base de la grille avec la corde des hamacs et fit un pas en arrière en montrant à son compagnon le chemin de la liberté.

—Après vous, chevalier, répondit Jean Bart, le capitaine ne quitte le vaisseau que le dernier.

L'officier hollandais les reçut l'un après l'autre dans ses bras

—Venez, leur dit-il; nous avons tout un équipage.

En effet, les deux évadés trouvèrent sur la barque qui devait les emporter sur l'autre rive de la Manche, les deux mousses et le chirurgien français qui les avait soignés en prison. Bringham avait songé à tout. Il avait caché au fond de l'embarcation de salut du pain, des provisions de bouche, de la bière, des instruments de marine et une carte.

On partit sans bruit, mais pourtant sans mystère. Il était important de ne pas solliciter trop vivement l'attention des gens du port.

On sortit sans encombre. Dans la rade, on passa entre une multitude de vaisseaux qui s'apprêtaient à prendre le large.

—Qui vive? crièrent vingt fois les vigies.

Jean Bart savait l'anglais et répondait chaque fois avec assurance :

—Pêcheurs!

Au jour, les fugitifs étaient loin déjà. Jean Bart ne songea qu'en ce moment à l'imprudence de Bringham, qui compromettait la sécurité de son navire.

—Allez toujours! répondit le brave cœur à l'observation de l'officier français, mon bâtiment doit être en vue d'Ostende.

—Appuyons vers le sud, cria Jean Bart en s'adressant au chevalier assis au gouvernail. Le canal est plein d'Anglais. Tenez le cap sur Saint-Malo! Dieu est avec nous, continua le religieux brave, voici le brouillard qui se lève, et nous n'avons plus rien à craindre.

La frêle embarcation ne marchait qu'avec peine, quoique poussée par des bras robustes, la barque mit deux jours et deux nuits pour faire la traversée, mais enfin elle déposa sur la terre française ses six passagers, qui se séparèrent en s'embrassant.

A continuer.

VICTIME DE L'AMOUR.—Une jeune personne arrivée le lundi 19 courant à Niagara Falls, et descendue dans l'hôtel Mont Eagle, où elle s'est inscrite sous le nom de miss J. Booth, de Stratford (Connecticut), avait donné à diverses reprises des signes évidents d'angoisses. Plusieurs fois par jour elle s'informait s'il n'était pas arrivé pour elle ni lettres ni télégrammes, mais elle n'a jamais reçu que des réponses négatives. Dans une de ces circonstances, on l'a entendue murmurer : " Il n'est pas possible qu'il m'ait abandonnée."

Dimanche soir, elle est allée se promener suivant son habitude de chaque jour à l'endroit dit Whirlpool, près de la rivière, et on ne l'a pas revue depuis. Son absence prolongée, ayant fait craindre qu'elle ne se fût jetée à l'eau, on a organisé des recherches et l'on a trouvé, à l'endroit même où elle avait été vue pour la dernière fois le dimanche, une lettre ainsi conçue :

" J'ai attendu anxieusement votre venue à Mount Eagle, jusqu'au moment où j'ai compris enfin la vérité : vous m'avez abandonnée. Je ne supporterai jamais ma honte, et j'ai résolu la dernière mesure; je ne vivrai pas plus longtemps. Votre cruel abandon m'a rendue folle. Trois fois j'étais allée à la rivière; mais l'espoir que vous viendriez peut-être encore m'avoir retenue. Maintenant tout espoir est évanoui et ma tête est en feu.—De la personne qui a été votre victime."

En marge étaient ces mots :

" Prière à celui qui trouvera cette note de l'adresser à Charles Clark, Stratford, Connecticut. Cette requête est d'une personne qui touche à l'éternité."

UNE BONNE MÈRE.—Une touchante histoire de chien racontée par le *Moniteur du Puy-de-Dôme* :

Il y a peu de jours, un fait singulier s'est passé dans notre département du Puy-de-Dôme, au petit village de Cellule, près de Riom. Un boucher, le sieur Anteroche, s'était rendu le matin à une foire importante du voisinage, à Maringues, ville située à vingt kilomètres de Cellule.

Sa chienne, selon son habitude, avait fidèlement suivi la voiture de son maître; mais à peine arrivée à Maringues, la pauvre bête mis bas quatre petits dans l'écurie de l'auberge.

A la nuit tombante, le boucher s'embarqua pour retourner au logis, ayant soin d'emmenner sa chienne, mais fort heureux de se débarrasser des petits chiens, que la mère sembla abandonner au premier moment. Mais à peine avait-on quitté la ville que la chienne disparut; le boucher, sans s'inquiéter de cette disparition, pensa justement que l'animal, luttant entre l'affection qu'il portait à son maître et son amour maternel, était allé rejoindre sa portée. Il avait deviné juste.

Mais quel fut son étonnement lorsque le lendemain matin, au lever du soleil, il aperçut sa chienne couchée devant la porte et allaitant ses quatre petits chiens!

Que s'était-il passé? La pauvre bête, en quittant son maître, s'était faite de retourner à l'auberge, et prenant délicatement dans sa gueule deux de ses nourrissons, les avait portés à deux lieues environ de la ville, et précieusement déposés dans un fossé. Puis regagnant l'écurie, elle alla rechercher le reste de sa petite famille et vint les déposer à la première étape. C'est ainsi que de relai en relai, le brave animal qui savait concilier ses devoirs de bon serviteur avec ses sentiments de famille, après avoir couru tout la nuit, était arrivé exténué au logis.

Le fait est de la plus scrupuleuse exactitude. Plusieurs paysans revenant de la foire aperçurent sur la route la chienne du boucher chargée de son précieux fardeau.

A l'audience. Un avocat plaideant.—

Monsieur le président, si vous connaissiez comme moi le client de mon adversaire, vous seriez obligé de convenir que c'est bien l'homme le plus envieux, le plus ignare, le plus....

Le président :—Maître D.... vous vous oubliez.

—Ceci nous rappelle un juge Louisianais, C.... bien connu par sa causticité. Un jour d'audience, l'avocat D.... lisait un inventaire et arrive à ces mots :

— 3 dames jeannes, 4 cruches....

—Cinq, dit le juge.

—Faites excuse, Votre Honneur, il y a 4 cruches.

—Cinq, vous dis-je!

—ais, Juge, j'y étais.

—C'est justement pour cela; cinq!

—Puisque vous le voulez soit? Et l'avocat continua sa lecture sans avoir compris.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DÉCÈS.

A Montréal, le 22 août, chez son frère, M. F. Bayard, Dlle. Malvina Bayard, à l'âge de 22 ans et 10 mois.

De nombreux amis ont accompagné le convoi de cette jeune fille qui s'était attirée l'estime générale par ses qualités et ses vertus. C'est cette jeune demoiselle qui échappa si difficilement à la mort, lors de l'incendie de la maison de son frère, le 8 février dernier.